

L'HISTOIRE VÈCUE

PAUL DARCY



L'OUVRAGE COMPLET
75 C.
ILLUSTRE

LE
RADEAU DE LA MÉDUSE



F. ROUFF. Editeur, PARIS

C 50425

Le radeau de la Méduse

par Paul DARCY

CHAPITRE PREMIER

Le 11 juin 1816, vers dix heures du matin, les quelques habitants de Rochefort qui s'étaient groupés sur la grande place de la ville pour assister à l'arrivée de la diligence de Paris, constatèrent que la voiture était occupée par de nombreux passagers.

Des officiers, des paysans escortés de leur famille, quelques ouvriers aux allures citadines en descendirent. Déjà, des colporteurs s'empressaient de décharger les bagages accumulés sur le toit de la diligence.

Parmi les arrivants se trouvait la famille Brion. Le père, Joseph, était un homme de quarante-sept à quarante-huit ans, à la chevelure prématurément grisonnante, au visage coloré creusé de traits énergiques. La manche gauche de sa veste épinglée sur sa poitrine indiquait que le bras lui manquait et quelque chose d'alerte, de décidé en son allure révélait en lui l'ancien soldat.

De fait, Joseph Brion, engagé à vingt ans en 1789, avait pris part à la plupart des guerres de la Révolution; mais en 1796, à la bataille de Lodi, il avait été si gravement blessé par un boulet autrichien qu'on avait dû l'amputer.

Devenu impropre au service, il s'était retiré aux environs de Versailles, son pays natal, et s'y était marié avec une de ses cousines, Louise, créature douce et effacée, uniquement préoccupée du bonheur de son époux et de son fils. En effet, les Brion avaient un enfant, Jean-Jacques, grand garçon de quinze ans aux yeux noirs, à la physionomie riieuse.

Tandis que sa mère s'occupait à réunir ses nombreux bagages à main et que son père questionnait l'un des postillons sur la direction à suivre pour gagner le port, Jean-Jacques, aidait les portefaix à charger sur une voiture à bras les trois pesantes caisses composant à peu près tout l'avoire de la famille.

— Le port est là-bas, au bout de cette rue, expliqua le postillon

en indiquant la direction à suivre avec son fouet. Au reste, vous n'avez qu'à suivre ces messieurs... Ils vont certainement s'embarquer sur la « Méduse ».

En effet un groupe d'officiers s'engageait dans la rue voisine.

Les Brion les imitèrent, suivis à courte distance par la charrette transportant leurs bagages.

— Enfin, voici la mer! s'écria bientôt Jean-Jacques en battant joyeusement des mains. Je désespérais de la voir jamais! Ce voyage en diligence fut interminable!

— Dame! c'est qu'il y a loin de Paris à Rochefort! répondit le père en hochant la tête. Ne te plains pas... Tu as franchi cette distance en voiture... Quand j'étais grenadier à la trente-deuxième demi-brigade, nous voyagions à pied, nous autres, et le sac sur le dos, ce qui n'était ni rapide ni confortable!

— Assurément! approuva l'adolescent dont toute l'attention se concentra sur le spectacle offert à sa vue.

Le port, puis la rade de Rochefort déployaient devant lui leurs eaux bleues que le radieux soleil d'été inondait de sa lumière. Des embarcations de toutes sortes allaient et venaient; des bateaux de pêche rentraient, chargés de poissons et, au loin, solidement ancrée une frégate s'apercevait. C'était la « Méduse », à bord de laquelle les Brion devaient prendre passage.

Trois bâtiments plus petits, une corvette, une flûte et le brick « l'Argus » complétaient la flotille, qui sous peu, devait mettre la voile à destination du Sénégal.

Cette colonie, dont l'Angleterre s'était emparée durant les guerres de l'Empire, venait de nous être rendue et la petite escadre était chargée d'aller en prendre possession au nom du roi Louis XVIII.

Des soldats, des agriculteurs, des artisans de toutes sortes, désireux de tenter fortune sous d'autres cieux, faisaient partie de l'expédition.

Ils seraient les nouveaux colons de notre possession d'Outre-mer.

Brion s'adressa à un bûtelier pour faire transporter sa famille et ses bagages à bord de la frégate. Après d'interminables marchandages, on finit par tomber d'accord et, peu après, le bateau, déployant sa voile carrée, glissait rapidement sur les eaux du port.

Assise à l'arrière, Louise Brion, le visage attristé, attachait un regard mélancolique sur cette terre de France que l'on quitterait bientôt et que, peut-être, on ne reverrait jamais... Joseph, qui prenait son émoi, lui serra doucement la main en murmurant:

— Du courage, femme! En France, la vie nous était devenue à peu près impossible... Espérons que là-bas, au Sénégal, nous serons plus heureux et que notre fils pourra s'y créer une situation.

— Oui, espérons-le! soupira la mère dont les yeux se reportèrent vers Jean-Jacques qui, assis non loin de là, s'abandonnait à la joie de l'heure présente.

Pour le jeune homme, tout était nouveau et le transportait d'admiration. Ce voyage, le premier qu'il entreprenait, lui semblait une chose merveilleuse. Par avance, son imagination évoquait ce que serait la traversée, la vie sur la terre d'Afrique.

Enfin, on accosta la « Méduse ». Les passagers montèrent à bord. Là, Joseph remit ses papiers à un officier subalterne chargé de les examiner tandis qu'une équipe de marins hissaient les bagages.

Déjà, Jean-Jacques avait disparu, entreprenant une première exploration du navire.

Comme il se risquait sur la dunette, un quartier-maître qui veillait en cet endroit lui barra le chemin :

— Halle-là, jeune homme! Seuls, les officiers ont droit de se promener par ici et, vous n'en êtes pas un, j'imagine, je vous engage à faire demi-tour.

Quelque peu penaud, Jean-Jacques s'empessa d'obéir, tandis que le matelot, haussant les épaules et machonnant sa chique, grommelait quelques réflexions à l'adresse de ces terriens qui se croient tout permis.

— Père, quel beau bateau!... s'exclama l'instant d'après l'adolescent. Je ne pensais point qu'il en existât d'aussi grand. On doit être dessus comme dans un fauteuil, même lorsque la tempête fait rage.

— Ne te figure pas cela, garçon, sourit le vieux soldat. Durant les guerres de Vendée que j'ai faites avec le général Hoche, j'ai vu des bâtiments encore plus importants que celui-ci que la mer jetait à la côte comme des coquilles de noix.

— Souhaitons que pareille chose ne nous arrive point! soupira Mme Brion.

La famille s'installa dans un coin de la batterie d'entrepont, entre les canons dont les gueules de bronze s'allongeaient au travers des sabords.

De nombreux passagers y étaient également parqués. La pauvre Mme Brion étouffa un soupir. Ah! comme elle regrettait sa modeste chaumière versaillaise...

— La traversée ne durera que quelques semaines! lui dit son mari qui se rendait parfaitement compte de ses sentiments. Au Sénégal, nous aurons de l'air, de l'espace!

Durant les jours qui suivirent, Jean-Jacques marcha de surprises en émerveillements, visitant la « Méduse » dans ses moindres recoins. Leste comme un chat, il se glissait dans les cales ou s'exerçait à grimper dans la mâture encore dépourvue de voiles.

Cependant, d'autres voyageurs s'embarquaient successivement. Le 14 juin on reçut en grande pompe le gouverneur du Sénégal, M. Schmalz. Les marins avaient pris les armes et, rangés en haie sur le pont, rendaient les honneurs. Le commandant en second, M. de Sauviac, souhaita la bienvenue au gouverneur qu'ensuite il conduisit dans sa cabine préparée à l'arrière.

— Notre commandant, M. Duroy de Chaumareyx, n'est pas encore arrivé mais il ne saurait tarder, fit l'officier. En attendant, je me mets à votre disposition, Monsieur, pour tout ce dont vous pourriez avoir besoin.

— J'ai rencontré en effet M. de Chaumareyx à Paris, au Ministère, et je pensais le trouver ici, murmura M. Schmalz sans enthousiasme. Que diable! quand on prend un nouveau commandement, on n'arrive point juste à l'instant du départ.

Bien qu'il eût parfaitement entendu, M. de Sauviac se garda bien de répliquer. Au fond, de même que les autres membres de l'État-Major, il trouvait que M. de Chaumareyx en prenait bien à son aise.

Autour de la table du carré des officiers, on avait à plusieurs reprises discuté sur la nomination du capitaine. Il fallait que M. de Chaumareyx fût vraiment bien en cour pour avoir obtenu ce commandement d'importance lui qui, depuis vingt ans n'avait pas mis le pied sur un bateau.

Naturellement, Jean-Jacques assista en bonne place à la réception du gouverneur, de même qu'à celle de M. de Chaumareyx qu'une chaise

de poste amena le lendemain, 15 juin, c'est-à-dire la veille du départ.

Cette arrivée arracha un soupir de soulagement au jeune homme. Enfin, on allait lever l'ancre.

Le 17 juin au matin, saluée par les batteries à terre, la petite esca-dre mit la voile.

La « Méduse » ayant hissé ses voiles hautes prit la première la direction de la passe. Debout sur le tillac, au milieu de ses officiers, M. de Chaumareyx, revêtu de son grand uniforme, physionomie hautaine, contemplait toutes choses d'un air dédaigneux.

Pour lui, rien ne valait la marine de l'ancien régime. Ayant émigré au début de la Révolution pour passer en Angleterre et rentré en France à la suite de Louis XVIII, il trouvait tout mauvais dans le nouvel état de choses.

À l'entendre, les navires étaient défectueux, les équipages mal entraînés, indisciplinés.

— Ah! messieurs, avait-il coutume de dire, en hochant sa tête ornée d'une perruque à l'ancienne mode, quand j'avais l'honneur de naviguer sous les ordres de l'amiral de la Galissonnière, c'était bien différent.

Au large, M. de Chaumareyx fit hisser le reste de la voilure mais ses ordres étaient si contradictoires, et lancés si hors de propos qu'un léger désordre s'en suivit. M. de Sauviac et quelques autres officiers échangèrent des coups d'œil ironiques.

Vraiment, le commandant avait oublié beaucoup de son métier et, s'il continuait de la sorte, la navigation serait fertile en surprises.

— Bah! espérons qu'il s'y remettra vite! songea M. de Sauviac en prenant son quart, cependant que le vicomte Duroy de Chaumareyx, toujours important et dédaigneux, regagnait sa cabine à pas comptés.

Peu de temps après, un planton descendu dans l'entrepont appelait Joseph Brion qui, en compagnie des siens, se disposait à déjeuner.

— Suivez-moi, on vous demande chez le commandant.

Bien qu'un peu surpris, le vétérân se hâta d'obéir et, sur les pas de son guide, gagna une cabine à la porte de laquelle on le fit longtemps attendre. Enfin, le battant s'entrouvrit, livrant passage à un grand matelot flamand à la physionomie brutale, à la tignasse rousse.

— Entrez! ordonna celui-ci.

Joseph se trouva en présence du commandant Duroy de Chaumareyx qui, assis derrière une petite table surchargée de papiers, le toisa insolemment des pieds à la tête.

— Ah! c'est vous, Joseph Brion!... Vous avez appartenu à l'armée révolutionnaire! lança-t-il enfin sur un ton de mépris impossible à rendre.

— Oui, mon commandant, j'ai eu cet honneur! répliqua le vétérân en se redressant. J'ai perdu un bras au service de la France.

— Bon, bon, je ne vous en demande pas tant! coupa brutalement M. de Chaumareyx. J'ai là des notes de police vous concernant. Il paraît que vous êtes une forte tête, que vous avez des idées avancées, que vous ne vous gênez point pour proclamer que tout était mieux au temps de votre République!... Taisez-vous! Ne protestez pas... Je sais à quoi m'en tenir sur votre compte. En tout cas, j'ai tenu à vous avertir, d'une chose: si vous ne marchez pas droit, si vous vous permettez de discuter ou de critiquer ce qui se passera à bord, je vous ferai mettre aux fers jusqu'à notre arrivée au Sénégal! Vous m'avez compris, n'est-ce pas?

Le ton de M. de Chaumareyx se faisait menaçant. Brion sentit son visage s'empourprer sous un afflux de sang.

— Mon commandant, vous n'avez pas le droit de me parler ainsi!

Je n'ai commis aucune faute.

— En voilà assez. Je vous l'ai dit, je ne souffrirai pas la moindre discussion.

— Tout de même, vous étiez moins cassant la dernière fois que je vous vis! fit l'ancien soldat qui, depuis quelques instants, fixait attentivement son interlocuteur. C'était, il y a près de vingt ans, à Quiberon, si j'ai bonne mémoire... A cette époque, vous faisiez partie d'un corps d'émigrés que la flotte anglaise avait jeté sur la côte de Bretagne... Mais le général Hoche survint avec ses soldats, dont j'étais, et les choses ne traînèrent pas! En moins de deux, le corps de débarquement fut dispersé, anéanti... Ceux qui n'avaient point péri furent fait prisonniers et vous étiez du nombre, mon commandant!... Je m'en souviens parfaitement.



J'étais de service près du général Hoche, quand celui-ci vous fit grâce de la vie pour vous faire fusiller tous.

M. de Chaumareyx, revêtu de son grand uniforme, la physionomie hautaine, contemplant toutes choses d'un air dédaigneux (p. 4).

— Je vous ordonne de vous retirer! interrompit rudement M. de Chaumareyx, retrouvant enfin la voix que lui avait coupée l'évocation de ces pénibles souvenirs.

Sans répliquer, Joseph Brion salua et, exécutant un demi-tour, gagna la porte. Au fond, le vieux soldat était très satisfait de lui-même:

— Je lui ai rivé son clou et de la belle manière! se répétait-il tout en gagnant l'entrepont où, en quelques mots, il mit sa famille au courant de l'incident.

Pendant ce temps, M. de Chaumareyx rappelait le matelot flaman de garde à sa porte.

Depuis des années, celui-ci était à son service et il savait pouvoir compter sur cet être brutal, ivrogne et totalement dénué de scrupules.

— Golmar, lui dit-il d'une voix qui tremblait encore de colère, je te charge tout particulièrement de surveiller l'individu qui sort d'ici. A la première faute, signale-le moi et je l'enverrai aux fers pour le reste de la traversée.

— Bien, mon commandant, fit Golmar avec un mauvais sourire car sa vilaine nature l'incitait à se réjouir de tout ce qui pouvait arriver de fâcheux à ses semblables. Il préférait ces missions louches au rude service que ses camarades faisaient sur le pont ou dans la mâture.

CHAPITRE II

A dater de ce jour, la famille Brion fut l'objet d'une véritable persécution de la part de Golmar. L'ancien soldat s'entretenait-il familièrement avec ses compagnons de voyage, aussitôt le matelot flamand se dressait derrière lui, prêtant ostensiblement l'oreille à ses propos, dont ensuite il allait faire part au commandant Duroy de Chaumareyx.

Les Brion avaient été changés de place dans la batterie d'entrepont et la nouvelle qui leur avait été assignée était bien la plus mauvaise de tout le navire.

Là, ils n'avaient ni air, ni lumière et constamment, la pauvre Mme Brion devait user pour s'éclairer d'un falot dont les parois de corne ne laissaient filtrer qu'une clarté insuffisante.

Deux fois par jour, lorsqu'elle se rendait à la distribution des vivres qu'annonçait une sonnerie de clairon, elle se voyait allouer une quantité de légumes secs de jour en jour plus réduite.

Pour elle étaient les bas morceaux de viande fraîche, ceux de lard fumé rance et grisseux.

A ses timides protestations, le sous-officier chargé de la distribution avait répondu d'une manière insolente et brutale :

— Si ce qu'on vous donne ne vous convient point, laissez-le!

Joseph Brion avait réclamé personnellement près du lieutenant de Sauviac dont, comme tout le monde à bord, il appréciait l'urbanité, l'esprit d'équité. L'officier n'avait pu qu'esquisser un geste d'impuissance. C'était le commandant de Chaumareyx qui s'occupait lui-même de la question des vivres.

— N'a-t-il donc pas mieux à faire? avait répliqué Joseph. Il me semble que ses fonctions de commandant de division navale devraient lui valoir d'autres préoccupations.

C'était bien aussi l'opinion de M. de Sauviac et d'un certain nombre d'officiers du bord mais il s'était bien gardé de le manifester.

En fait, dans l'Etat-Major, on était à présent pleinement édifié sur les connaissances nautiques du commandant. Elles n'avaient jamais dû être très étendues. Présentement, elles se réduisaient à néant, M. de Chaumareyx ayant à peu près oublié le peu qu'il avait jamais su sur ce sujet.

Avec cela, hautain, cassant, ne souffrant point la moindre objection, le commandant de la « Méduse » se montrait parfaitement désagréable pour tout le monde.

Cet après-midi-là, il ventait assez fort et la brise venue du golfe de Gascogne inclinait à babord les navires qui filaient grand largue toutes voiles dehors.

Las d'arpenfer le gaillard d'avant dans la partie fort étroite réservée aux passagers de l'entrepont, Jean-Jacques Brion, profitant de ce que nul ne l'observait, empoigna solidement une drisse pendant d'une vergue et, lestement, il se hissa jusqu'à celle-ci.

Peu après, il escaladait les enfléchures d'un mât, éprouvant une sensation singulièrement agréable à se laisser balancer dans le vide selon les caprices du roulis, du tangage.

Ignorant le vertige, il vint s'établir à califourchon sur un bras de

vergue, un peu au-dessus d'une grande voile, qui le masquait aux regards des gens du pont et là, se cramponnant solidement, il promena à l'entour un regard admiratif.

Selon les mouvements du navire, tantôt c'était le pont qui apparaissait au-dessous de lui et il s'amusait à reconnaître les matelots, les passagers; ou bien c'était l'Atlantique qui développait sa surface miroitante et bleue, creusée de vallées profondes, de collines liquides créées d'écume d'argent.

En arrière, et suivant à quelque distance, l'« Argus » et les autres navires de la flotille naviguaient, semblables à de grands oiseaux de mer.

Le silence n'était troublé que par les cris aigus des mouettes qui se poursuivaient autour de la frégate dans l'attente des débris de nourriture que le cuisinier du bord jetterait bientôt par-dessus les bastingages.

Le soleil qui commençait à décliner caressait agréablement les joues du jeune garçon qui se laissait aller à un délicieux bien-être, tout en fermant à-demi les yeux.

Soudain, une voix menaçante, à l'accent enroué, arracha le jeune homme à sa paisible rêverie.

— Ah ça, mauvais garnement, je t'y prends à désobéir!... Attends un peu... Je vais t'administrer la sévère correction à laquelle tu as droit.

Brusquement redressé, Jean-Jacques se penchait afin de voir à qui il avait affaire. Presqu'aussitôt, il esquissa un geste de contrariété car, à quelques pieds au-dessous de lui, il venait d'entrevoir la face grimacante de Golmar qui se hissait de son côté tout en faisant siffler de façon expressive un cordage dont il était armé.

— Gare les coups de garçette, mon gaillard!... ricanait la brute.

Jean-Jacques n'eut pas besoin de l'examiner longtemps pour comprendre que le féroce matelot était ivre, comme la chose ne lui arrivait que trop souvent. Ses petits yeux bleus chavirés par l'alcool luisaient méchamment en sa face congestionnée.

Sans attendre, le jeune homme résolut de lui fausser compagnie et de regagner le pont.

— Je vais aller me cacher dans quelque coin... De la sorte, Golmar ne me trouvera point et j'attendrai pour me montrer que sa fureur se soit calmée! se promettait-il, tout en glissant le long de la vergue.

Mais le marin avait deviné son intention. Et, se hâtant, il parvint à se poster à califourchon sur la pièce de bois, coupant ainsi la retraite au jeune imprudent.

— Minute, mon garçon! On ne décampe point ainsi!... Le vieux Golmar est né avant toi et ce n'est pas un moussaillon de ton espèce qui lui fera la nique.

— M. Golmar, je vous assure... commença Jean-Jacques, qui tout en tentant cette inutile justification, esquissait un mouvement de recul.

En effet, la garçette du matelot venait de siffler non loin de sa joue ainsi qu'un menaçant serpent.

Mais Golmar le suivit dans sa retraite tant et si bien que, parvenu à l'extrémité de la vergue, Jean-Jacques dut s'arrêter car, derrière lui, c'était le vide. A présent, Golmar se rapprochait sans hâte, s'amusant de l'anxiété qu'il lisait clairement sur le visage de sa victime.

— Je vais te faire exécuter une drôle de danse! Tu vas voir, mon gaillard! Une, deux! Une, deux!...

Chaque fois, un coup de garçette ponctuait la phrase. Heureusement

les gestes du marin manquaient de précision et, en se penchant à droite ou à gauche au risque d'être précipité dans le vide, Jean-Jacques avait réussi jusqu'ici à éviter la corde.

Cependant, la situation ne pouvait se prolonger. A présent, Golmar se trouvait à moins de deux mètres.

Un instant, Jean-Jacques songea à sauter dans le gouffre qui s'ouvrait. A quelques toises au-dessous, c'était une grande voile que la brise creusait de façon à en faire une sorte de poche.

Avant d'être rejeté dans les flots, peut-être l'adolescent aurait-il la chance de s'accrocher à quelque drisse flottante.

L'aventure était hasardeuse; néanmoins, l'imprudent allait s'y résigner lorsqu'un cri lui échappa.

L'extrémité du cordage manié par Golmar venait de l'atteindre au cou, près de l'oreille, lui causant une impression de brûlure et laissant sur son épiderme une trace violacée.

— Ah! je t'ai touché! ricana l'autre. Cela ne fait que commencer! Nous allons bien rire.

Il redressait son buste, levait le bras, afin de frapper plus fort. Jean-Jacques n'attendit pas davantage et, avec un remarquable esprit de décision, il se précipita en avant, s'accrochant solidement au maillot du matelot, stupéfait d'une telle audace. Après quoi, passant sous le bras du méchant personnage, il enjamba la vergue juste derrière lui.

A cette seconde, la corde s'abattait à l'endroit que Jean-Jacques venait de quitter et Golmar, emporté par son élan, chancelait d'inquiète façon. Sans doute serait-il parvenu à se redresser si la secousse que Jean-Jacques lui avait imprimée n'avait achevé de compromettre son équilibre. Poussant un formidable juron, le marin piqua une tête dans le vide où il disparut aux yeux du jeune Brion, terrifié.

Un choc sourd, un second cri retentirent coup sur coup.

— Mon dieu, murmura Jean-Jacques, Golmar est-il donc venu se fracasser sur le pont?...

Eperdu, n'osant regarder, le jeune homme restait là, en proie à une angoisse profonde. Ah! comme il regrettait son escapade, qui risquait de coûter la vie à un homme.

Mais du navire s'élevaient des exclamations, des appels, tout un tumulte de mauvaise augure.

Triomphant de sa défaillance, Jean-Jacques se contraignit à regarder et ce qu'il aperçut le rassura quelque peu: Golmar était tombé pesamment, ainsi qu'une pierre, dans la grande voile faisant poche et dont nous avons précédemment parlé.

Etourdi, ahuri par sa chute, il n'avait point eu la présence d'esprit de s'accrocher à quelque manœuvre flottante et la voile, faisant raquette, l'avait relancé dans le vide. Son corps, décrivant une molle trajectoire, avait filé tel un boulet à travers les cordages et, avec un « plouf » sinistre, venait de s'engloutir dans les flots.

Des matelots, des passagers accoudés au bastingage avaient été témoins de l'accident. De là la rumeur qui se propageait sur le pont.

Maintenant, la voix de la vigie perchée en haut du grand mât se faisait entendre, lançant l'appel redoutable:

— Un homme à la mer!

De la dunette où il était de quart, M. de Sauviac donna aussitôt les ordres nécessaires. Tandis qu'une équipe de gabiers s'élançait dans la mâture afin de contrarier les voiles pour immobiliser la frégate dans sa course, d'autres s'empresaient de mettre une embarcation à la mer.

Là-bas, entre deux lames, la tête coiffée de cheveux roux de Golmar

réapparaisait. Ce bain forcé semblait avoir dégrisé la brute qui, soufflant, crachant, nageait vers la « Méduse ». Enlevée par ses rameurs, la chaloupe le rejoignit bientôt et, lourdement, Golmar se hissa à bord.

— Voilà qui t'apprendra à boire du rhum plus que de raison! fit gaiement le second maître chargé du commandement de l'embarcation. Allons, vous autres, poursuivit-il, s'adressant à ses hommes, virons de bord et à la frégate!...

La manœuvre s'exécuta avec rapidité tandis que Golmar, qui s'était laissé choir sur un banc, grommelait entre ses dents:

— Ce n'est pas parce que j'avais bu que je suis tombé!... Il y a certain garnement à qui la chose va coûter cher.



Lourdement Golmar se hissa à bord. (p. 9).

De fait, à peine se fut-il hissé sur la « Méduse » en s'aidant de l'échelle de corde pendant sur le flanc du navire qu'il se précipita trempé, ruisselant, chez le commandant de Chaumareyx.

Pendant ce temps, Jean-Jacques Brion avait depuis longtemps regagné la batterie où il se tenait bien sagement derrière ses parents.

Le jeune homme n'était pas sans inquiétude touchant la suite de cette aventure car il savait de quel crédit Golmar jouissait auprès de M. de Chaumareyx et, à maintes reprises, son père lui avait bien recommandé de ne pas s'attirer quelque mauvaise histoire avec le sournois personnage.

— Eh bien, Jean-Jacques, tu es rudement tranquille, aujourd'hui! constata innocemment Mme Brion. Pourquoi ne vas-tu pas respirer l'air sur le pont? Tu y serais mieux qu'ici.

Quelque peu embarrassé, le jeune garçon allait répondre; il n'en eut pas le loisir. A l'oree de l'écoutille permettant de descendre dans l'entre-pont, deux fusillers marins en armes apparaissaient; escortant un maître-d'équipage.

— Joseph Brion! appela celui-ci en promenant à l'entour un regard perçant.

Les passagers qui se tenaient assis sur leurs modestes bagages s'écartèrent et le vétéran se levant s'avança.

— Présent, maître! Que me voulez-vous?

— On vous le dira tout à l'heure! Venez par ici! répliqua ce dernier en faisant signe aux fusillers qui, immédiatement, encadrèrent le vieux soldat.

— On dirait que vous me traitez comme un prisonnier! s'étonna celui-ci, vaguement inquiet.

— Il y a bien quelque chose dans ce genre! répliqua le sous-officier. Allons, en route, je n'ai pas le temps de discuter plus longuement.

Et poussant devant lui Joseph quelque peu décontenancé, il l'obligea à gravir l'échelle.

Lorsque Brion vit qu'on le conduisait chez le commandant de Chaumareyx il comprit que les choses se gâtaient. Mais n'ayant rien à se reprocher, il ne s' alarma point outre mesure.

A la porte de l'officier, le détachement fit halte. Brion et ses gardiens demeurèrent dans le couloir tandis que le maître d'équipage pénétrait chez son chef.

Ce fut alors qu'une main frémissante se glissa dans celle du vétéran des guerres de la Révolution. C'était Jean-Jacques qui, ayant suivi son père, le rejoignait.

— Ce qui arrive est ma faute! murmura-t-il. C'est à cause de moi qu'on est venu te chercher.

Et en quelques mots, il conta à Joseph ce qui s'était passé dans la mâture. Les deux fusillers écoutaient en riant car, à bord, Golmar était universellement détesté. On savait qu'il espionnait pour le compte de M. de Chaumareyx et plus d'un de ses camarades avait déjà eu à souffrir de ses rapports mensongers.

— En voilà une bien bonne! s'exclama un des matelots. Golmar a pris un bain et c'est bien fait pour lui. S'il buvait moins, la chose ne lui serait pas arrivée.

— Pour sûr! approuva l'autre.

— Tout ceci est bien fâcheux, mon pauvre garçon! murmura Brion qui ne songeait point à rire car, mieux que personne, il comprenait que l'histoire était sérieuse. Je ne te gronderai point; le temps me manque et tu sembles suffisamment malheureux.

— Ah! père, tu peux le dire!... Quand j'ai vu qu'on venait te chercher de la part du commandant...

— Rejoins ta mère et attends-moi sans vous faire de mauvais sang! J'expliquerai à M. de Chaumareyx...

La porte de la cabine, en s'ouvrant, l'empêcha d'achever. D'un geste péremptoire, Joseph Brion écarta son fils qui s'éloigna, courbant la tête. Quand à lui, escorté de ses gardiens, qui avaient reconquis tout leur sérieux, il pénétra chez le commandant.

M. de Chaumareyx l'attendait, debout, le sourcil froncé, l'air fort mécontent. Près de lui, Golmar qui avait endossé des vêtements secs se tenait, respectueux jusqu'à l'obséquiosité.

Les crosses des fusils sonnèrent sur le plancher tandis que Brion, joignant les talons, saluait militairement.

— Commandant, vous m'avez envoyé chercher?...

— En effet! Je commence à en avoir assez de votre esprit d'indiscipline et de celui de votre fils. Non seulement vous réclamez tout le temps mais encore vous incitez les autres passagers à faire de même! éclata M. de Chaumareyx, aujourd'hui, les bornes sont dépassées! Votre garnement a tenté d'assassiner l'un de mes meilleurs matelots en le précipitant à la mer!...

Longtemps, M. de Chaumareyx continua sur ce ton. A l'entendre

c'était d'une véritable tentative d'assassinat dont Jean-Jacques s'était rendu coupable et ce, à l'instigation de son père.

— Comme je ne peux pas faire mettre aux fers votre galopin, c'est à vous que je m'en prendrai, Joseph Brion!... concluait le vicomte de Chaumareyx.

— Commandant, si vous le permettez, je rétablirai les faits! Au reste, on peut faire comparaître mon fils, riposta froidement le vétérân.

Voyons, on ne peut soutenir raisonnablement que Jean-Jacques, un garçon de quinze ans, s'est attaqué à Golmar, un homme robuste, trois fois plus fort que lui, pour le moins, et qu'il a réussi à le jeter à la mer. Si Golmar avait moins bu, il n'aurait pas perdu l'équilibre.

M. de Sauviac qui entrait à cet instant pour affaire de service ne put réprimer un geste approbatif. Il venait de rencontrer Jean-Jacques, qui lui avait conté sa mésaventure et, ayant quelque peu réconforté le jeune garçon, il accourait aux informations.

De leur côté, le maître d'équipage et les fusillers marins professaient la même opinion, c'était visible.

— C'est-à-dire que, commandant!... risqua Golmar qui sentait tout le ridicule de sa position.

— En voilà assez interrompit M. de Chaumareyx. J'entends que la discipline règne à mon bord. A la première incartade des vôtres, Joseph Brion, vous serez incarcéré à fond de cale! Vous m'avez compris, n'est-ce pas? Sur ce, rompez et que je n'entende plus parler de vous!..

De toute évidence, M. de Chaumareyx n'osait s'abandonner à sa colère. Auprès de l'espèce de géant qu'était Golmar, Jean-Jacques ne constituait pas un ennemi bien redoutable et la thèse d'une attaque apparaissait comme vraiment insoutenable.

Heureux d'en être quitte à si bon compte, Joseph s'esquiva prestement cependant que Golmar le suivait des yeux en murmurant:

— Bon, j'aurai ma revanche!... Je n'ai pas dit mon dernier mot.

D'un signe, M. de Chaumareyx congédia tout le monde, à l'exception de M. de Sauviac auquel il ne prêta qu'une oreille distraite.

— Lieutenant, finit-il par conclure, je vous recommande de ne tolérer aucun manquement à la discipline. Nous avons à bord des passagers qui ne valent pas la corde pour les pendre et qui, paraît-il, se permettent d'attaquer nos marins!..

— Oh! commandant! risqua M. de Sauviac. Si aujourd'hui, David a vaincu Goliath, c'est parce que ce dernier avait donné de trop fréquentes accolades à certaine gourde d'eau-de-vie qui ne le quitte jamais! C'est à cela qu'il faudrait également veiller!..

— Bien entendu! fit précipitamment le vicomte, visiblement peu satisfait. En tout cas, il est défendu aux personnes étrangères à l'équipage de monter dans la mâture. Ne souffrez donc aucune infraction à ce règlement.

Pendant ce temps, dans l'entrepont, Jean-Jacques, penaud et la tête basse, écoutait la semonce paternelle de Joseph Brion.

— Mon garçon, M. de Chaumareyx nous a pris en grippe parce que, jadis, j'ai servi la République!.. Tiens-toi bien sagement dans ton coin et, je t'en prie, ne nous attire aucune histoire; cela tournerait très mal pour nous tous!..

— Père, je te le promets et te supplie de me pardonner! murmura l'adolescent, ému et repentant.

CHAPITRE III

Cependant, la navigation se poursuivait sans incidents.

Comme on arrivait au large des côtes d'Espagne, les vents fraîchirent, tournant presque à la bourrasque, si bien que les trois petits navires de la division durent réduire leur voilure.

Seule, la « Méduse » pouvait allègrement subir un pareil assaut. La frégate, beaucoup plus grande, tenait parfaitement la mer et ses voiles largement gonflées la poussaient à une vitesse sans cesse accrue.

Bientôt, il fut évident qu'on devrait réduire celles-ci si l'on ne voulait point être séparé du brick l'« Argus », de la corvette et de la flûte, qui se trouvaient déjà à plusieurs milles en arrière.

C'était l'opinion de M. de Sauviac et la plupart des officiers du bord étaient de cet avis; il n'en fallait pas davantage pour que celle de M. de Chaumareyx fut différente.

Très jaloux de son autorité, le commandant repoussait systématiquement les avis de son état-major. A plusieurs reprises, il avait déjà commis de lourdes erreurs, si bien qu'à présent, à bord de la « Méduse » chacun était édifié sur ses capacités.

Donc, contrairement à l'opinion générale, M. de Chaumareyx décida de ne point ralentir la vitesse de la « Méduse ».

Sur son ordre formel, la voilure fut maintenue telle qu'elle était, si bien qu'à l'aube du jour suivant, lorsque le soleil se leva, la frégate était seule sur les eaux de l'Atlantique.

Informé du fait, M. de Chaumareyx se contenta de répliquer avec cette parfaite désinvolture qui, pour lui, était le suprême bon ton:

— La chose est sans importance! Le reste de la division nous rejoindra à Saint-Louis.

Et la « Méduse » poursuivit sa course comme si elle eût été pressée d'arriver au but.

Le 2 juillet, en montant sur la passerelle de commandement, vers huit heures du matin, M. de Chaumareyx consulta la carte sur laquelle la route était pointée.

— Il faudrait serrer dans l'est! déclara-t-il en se tournant vers l'officier de quart, le lieutenant de Kaoudec. Nous sommes trop au large et, à ce compte, nous manquerons l'embouchure du fleuve Sénégal.

— Permettez, commandant, fit le lieutenant, mais en nous rapprochant davantage de la côte, nous courrons le risque de nous échouer. Dans cette partie de l'Océan, les bancs sont nombreux et beaucoup affleurent presque la surface.

— Avez-vous donc la prétention de m'apprendre mon métier, monsieur? déclara avec hauteur M. de Chaumareyx en se redressant et en foudroyant du regard son interlocuteur.

— Non, évidemment! murmura M. de Kaoudec, quoiqu'il pensât le contraire.

— En ce cas, faites ce que je vous dis! Vous appuierez d'un quart dans l'est.

Ayant ainsi décidé, M. de Chaumareyx regagna sa cabine car il venait ferme et la brise dérangeait l'ordonnance de sa perruque, faisant voltiger autour de sa tête des nuages de poudre à la Maréchale.

Fort perplexe, M. de Kadouec hésitait à obéir. Sur ces entrefaites,

M. de Sauviac apparut sur le pont. Le lieutenant l'appela d'un signe afin de lui communiquer les prescriptions du commandant.

M. de Sauviac fit une grimace significative. Ce n'était pas la première fois qu'il naviguait dans ces parages et il n'ignorait point que de nombreux bancs, causes de plusieurs naufrages, s'y trouvaient.

Malheureusement, les cartes nautiques manquaient de précision à cet égard et l'on ne pouvait guère se fier à elles.

— Prenez garde au banc d'Arguin! fit l'officier soucieux. A mon avis, il doit se trouver à quelques milles sous le vent.

— C'est bien ce que je pense! approuva Kadouec. Néanmoins, l'ordre de M. de Chaumareyx est formel... Nous devons serrer la côte vers l'est. Si vous tentiez une démarche auprès de notre chef...

— Vous en parlez à votre aise, mon cher! s'exclama M de Sauviac. M. de Chaumareyx aurait tôt fait de me rappeler que je ne suis que son second. Non, non, il faut obéir... Seulement, ouvrez l'œil et soyez prudent.

Le lieutenant ne demandait pas mieux. Néanmoins, il mesurait toute sa responsabilité et ce fut avec soulagement que, peu après, il passa le quart à M. de Sauviac.

Le premier soin de celui-ci fut de faire réduire la voilure. En même temps, il doubla le nombre des vigies afin d'être informé de l'approche des bancs si ceux-ci surgissaient inopinément devant l'étrave de la « Méduse ».

Pour l'instant, il n'y avait pas mieux à faire.

Vers dix heures, M. de Chaumareyx reparut sur le pont. En constatant les précautions prises par son second, il entra dans une violente colère et, escaladant quatre à quatre l'escalier de la dunette, il apostropha rudement l'officier de quart:

— Ah ça, M. de Sauviac, pourquoi avoir fait amener une partie de notre toile?... Pourquoi avoir augmenté le nombre des vigies?... C'est vouloir retarder notre marche et infliger à notre équipage un surcroît de fatigue.

— Mais commandant, il m'a semblé prudent...

— Prudent, prudent! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, monsieur. En vérité, on dirait que c'est la première fois que vous naviguez.

— Je vous prie de croire le contraire! fit froidement l'interpellé.

— En tout cas, je vous inflige un blâme sévère pour avoir agi comme vous l'avez fait sans mon autorisation. Vous prendrez les arrêts pour huit jours, M. de Sauviac, et je mentionnerai le fait sur mon rapport de mer.

Le lieutenant ne pouvait que saluer; c'est ce qu'il fit. Quelques minutes plus tard, les sifflets des quartiers-maîtres retentissaient d'un d'un bout à l'autre de la frégate, appelant les gabiers à la manœuvre.

De nouveau, la mâture de la « Méduse » se couvrit de toile.

Satisfait, M. de Chaumareyx assista à cette opération puis, comme la cloche du déjeuner sonnait, il descendit au carré des officiers où le repas était servi.

— Je trouve extraordinaire l'esprit qui règne actuellement dans la marine! déclara-t-il, l'air mécontent, en dépliant sa serviette. Le dernier de officiers se croit plus fort que son chef et n'en fait qu'à sa tête. Jadis, il en allait différemment sur des vaisseaux du roi! Nous ferons le nécessaire pour que l'état de choses ancien revienne.

Personne ne répondit; les ordonnances apportaient les plats et le déjeuner commença. Les convives, informés par M. de Kadouec des incidents du matin, mangeaient en silence. Une vague inquiétude pesait

sur eux et bon nombre eussent donné beaucoup pour se trouver en rade de Saint-Louis.

Comme le maître-d'hôtel apportait un plat chargé de volailles rôties, il y eut un choc sourd, vers l'avant...

Le malheureux serviteur faillit choir et eut tout juste le temps de se rattraper à une crédence, cependant que le verre que M. de Chaumareyx portait à ses lèvres renversait la moitié de son contenu sur les revers de son habit.

— Quel timonnier si maladroit tient donc la barre? commença le commandant, fort irrité.

Au même instant comme si cela eût été une réponse, un fracas terrible retentit au-dessus de la tête des convives.

Tous se levèrent d'un même mouvement, comprenant que quelque chose de grave venait de survenir.

La frégate donnait de la bande, selon l'expression maritime, c'est-à-dire qu'elle demeurait couchée sur le côté. Dans ces conditions, il devenait assez difficile de se mouvoir, sur le plancher incliné.

— M. de Kadouec, allez donc voir ce qui se passe en haut! jeta M. de Chaumareyx, visiblement inquiet.

Le jeune officier se précipita vers l'escalier voisin mais à ce moment, un maître d'équipage arrivait, l'air effaré, dans le carré.

— Mon commandant, s'exclama-t-il en apercevant M. de Chaumareyx nous sommes échoués et la secousse a été si dure que le mât d'artimon s'est effondré avec tout son gréement.

— Je le disais bien!... Nos timonniers sont d'une maladresse...

— Venez, messieurs, il nous faut réparer la sottise qui fut commise.

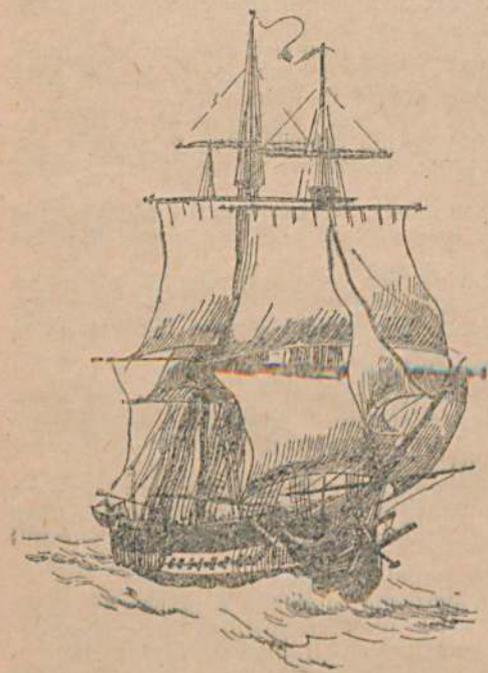
Les assistants échangèrent des regards gros de sous-entendus puis, en silence, ils suivirent le commandant.

Déjà, sur le pont, les matelots étaient à l'œuvre, achevant de trancher à coups de hache les cordages qui retenaient encore le mât dont l'extrémité plongeait dans la mer, à babord.

Dans sa chute, l'énorme masse avait disloqué les bastingages, broyé une partie du tablier du pont.

M. de Sauviac surveillait la manœuvre, encourageant les hommes.

— Ah ça, mais vous êtes venu en plein sur un banc! s'exclama M. de Chaumareyx en abordant son second.



La frégate donnait de la bande (p. 14).

— Il paraît, monsieur! repartit froidement celui-ci. Je vous l'avais bien dit : cette partie de la côte d'Afrique est des plus dangereuses.

— Comment n'avez-vous pas évité cet obstacle?

— Rien ne signalait sa présence, voyez vous-même.

Et le second, étendant le bras, montrait la mer bleue dont les vagues onduaient paisiblement. Rien en effet ne permettait de conjecturer qu'il y avait là un haut fond.

Cependant, les charpentiers achevaient leur besogne; le mât brisé fut précipité à l'eau avec tout son gréement mais, contre toute attente, la « Méduse » ne se redressa point.

Alors, M. de Chaumareyx, qui commençait à s'énerver, prescrivit toute une série de manœuvres. Les voiles furent orientées de manière à ce qu'elles tirassent le navire en arrière. La coque du bâtiment grinça, râcla le sable blanc mais ne bougea point d'un centimètre.

En désespoir de cause, les canots furent mis à la mer. A l'aide de remorques, ils allaient tirer la « Méduse » vers le large, joignant ainsi leurs efforts à ceux de la voilure.

Durant plus de deux heures, les rameurs, courbés sur leurs avirons, pagayèrent de toutes leurs forces. Ce fut inutilement. Ils donnaient l'impression de fourmis qui tenteraient de déplacer un tronc d'arbre et la « Méduse » ne bougea point d'une ligne.

Bien mieux, avec le temps, elle s'enfonçait lentement, comme si le lit de sable sur lequel elle reposait se creusait sous son poids. Bien tôt, il fut évident pour tout le monde qu'on ne réussirait point à la tirer de ce mauvais pas!

Si encore, d'autres navires eussent été en vue, on eût pu leur demander du secours; mais à cette heure, la frégate était seule sur l'immense Océan!...

M. de Chaumareyx se fit apporter la carte de ces parages afin de situer la position de son navire. Comme il n'y réussissait point, il appela à son aide M. de Sauviac. Celui-ci, sans hésiter, pointa son index vers la carte:

— Commandant, pour moi, nous nous trouvons ici, c'est-à-dire en plein sur le banc d'Arguin! La côte d'Afrique se trouve là-bas, à l'est, à plus de quarante lieues.

— C'est possible! murmura le commandant qui semblait avoir la tête complètement perdue.

Puis, après une seconde, il ajouta, prenant son parti:

— Nous ne pouvons rester ici indéfiniment!... Il faut aviser.

— C'est aussi mon avis! approuva M. de Sauviac, d'autant que de petits nuages se montrent là-bas. Avant trois heures, nous essuierons un fort coup de vent, comme il s'en produit souvent sous ces latitudes et la frégate court le risque d'être chavirée.

Mais M. Schmalz, le nouveau gouverneur du Sénégal, s'approchait, demandant:

— Qu'allons nous faire?

— Il ne nous reste plus qu'à évacuer le navire et à gagner la terre heureusement assez proche dans les embarcations de sauvetage. Plus tard, nous reviendrons ici avec des navires qui auront tôt fait de tirer la « Méduse » hors de son sable.

— Commandant, observa M. de Sauviac, tout notre monde ne tiendra pas dans les chaloupes, je vous en avertis.

— C'est juste; aussi va-t-on construire un radeau pour ceux qui ne pourraient prendre place dans les embarcations.

L'ordre était formel; il n'y avait pas moyen d'insister, d'autant que

l'ouragan approchait rapidement. Maintenant, c'était une large bande sombre qui barrait tout l'horizon de menaçante façon.

Chacun se mit à l'œuvre. les voiles demeurées en place furent carguées puis, à coups de hache, on entreprit d'abattre les mâts, les superstructures de l'infortuné bâtiment.

Paysans et soldats secondaient les marins de leur mieux. Retirées à l'écart, les femmes montraient des visages consternés. Quelques-unes pleuraient. Du nombre était Louise Brion. Jamais elle ne s'était sentie en sûreté sur ce navire et ses pressentiments funestes se réalisaient.

Comment tout cela finirait-il?...

Tout en se posant cette question avec angoisse, la pauvre femme suivait des yeux son mari et son fils qui, la hache au poing, travaillaient de leur mieux.

Cependant, autour de la « Méduse » rasée à présent comme un ponton, les débris de toutes sortes s'amoncelaient. Des matelots embarqués sur des canots les réunissaient, s'efforçant de constituer avec ces épaves un grossier radeau dont les diverses parties étaient assemblées avec des cordes.

On travaillait fiévreusement, si bien que, vers la fin de l'après-midi, une sorte de plate-forme flottante était ainsi constituée.

Il était temps; les premiers souffles de la bourrasque commençaient à se faire sentir, la mer devenait grosse, jetant ses vagues à l'assaut de la « Méduse » dont le pont était ainsi balayé de bout en bout.

Du haut de la dunette, M. de Chaumareyx, le gouverneur Schmalz, entourés des officiers, considéraient cette scène. Enfin, M. de Sauviac, étant venu prévenir le commandant que le radeau était prêt, celui-ci donna l'ordre d'évacuer le navire.

Les quatre embarcations du bord furent bientôt pleines de marins et de passagers. Pourtant, il restait encore cent cinquante personnes qui se pressaient en un groupe lamentable d'où montaient des cris, des lamentations.

— Que ces gens prennent place sur le radeau! ordonna M. de Chaumareyx en se dirigeant vers le canot-major à bord duquel il s'était fait réserver une place. Nous établirons des remorques, de façon à le conduire jusqu'à terre.

Puis, se tournant vers l'ingénieur-géographe Corréard, qui se trouvait à son côté, M. de Chaumareyx poursuivit:

— Venez avec nous, monsieur, votre place est dans la chaloupe.

— Permettez, commandant, fit Corréard, j'ai ici, avec moi, dix de mes ouvriers, et je ne veux m'en séparer à aucun prix.

— Ces gens trouveront passage sur le radeau.

— En ce cas, je ferai comme eux.

— A votre aise! fit M. de Chaumareyx qui, sans insister, descendit dans son embarcation.

Quelques minutes plus tard, le lourd radeau s'ébranlait, remorqué à l'aide de longs câbles par les canots du bord.

Certes, les qualités nautiques de cette plate-forme étaient des plus discutables. Entre les madriers la constituant, de larges ouvertures existaient par lesquelles on entrevoyait l'eau glauque de l'Océan. Sur les côtés, on avait fixé des tonneaux destinés à augmenter sa flottabilité et, au centre, se tenaient cent-cinquante deux personnes.

C'étaient pour la plupart des paysans et des soldats. Une douzaine de marins leur avaient été adjoints et devaient veiller à la manœuvre. Golmar se trouvait parmi ces derniers.

Quand à la famille Brion, elle se trouvait également sur le radeau et



L'ancien soldat s'efforçait de reconforter sa femme. (p. 17).

présentement, l'ancien soldat s'efforçait de reconforter sa femme qui, assise sur un paquet de cordages, ne pouvait retenir ses larmes.

— Ne te chagrine pas ainsi, ma bonne Louise! répétait-il en affectant un calme qu'il était loin d'éprouver. Nous ne courons aucun danger. J'ai entendu dire par les officiers que la terre n'était pas à plus de quarante lieues. Nous y aborderons cette nuit, demain matin au plus tard, et alors nous serons sauvés.

— Que le ciel t'entende! murmura Mme Brion en hochant la tête, sans conviction.

Quand à Jean-Jacques, il allait de droite et de gauche, écoutant les propos qui s'échangeaient, visitant ce nouveau domaine. Avec l'insouciance de la jeunesse, il trouvait la chose presque amusante

Dans les embarcations, les marins ramaient vigoureusement, si bien que, peu à peu, le radeau tiré par des cordes s'éloigna de la « Méduse ». La bourrasque éclata, vers le soir soumettant les infortunés passagers à une rude épreuve. Sur le radeau que balayaient les lames, on ne pouvait tenir debout. Chacun dut se coucher, se cramponner de toutes ses forces aux poutres, aux madriers sous peine d'être précipité à la mer.

Les malheureux étaient trempés jusqu'aux os. Parfois, la plate-forme s'élevait, presque verticalement, au sommet d'une trombe d'eau. La minute suivante, elle plongeait au fond d'une vallée liquide.

Le tangage, le roulis étaient effrayants et plus d'un infortuné commençait à ressentir les atteintes du mal de mer.

Bientôt la nuit tomba. L'obscurité se fit presque instantanément, comme il arrive sous ces latitudes où le crépuscule est à peu près inexistant et cela ajouta encore à l'horreur de la situation.

Jean-Jacques, fort impressionné, avait rejoint son père et sa mère vers le centre du radeau et demeurait silencieux.

A quelques pas de là, l'ingénieur Corréard, le chirurgien Savigny s'entretenaient à mi-voix.

— Si la tempête augmente, je crains bien que notre embarcation ne soit disloquée! disait le médecin qui n'en était pas à sa première traversée et jugeait la situation avec sang-froid.

— Espérons qu'il n'en sera rien! répondit l'ingénieur-Géographe. Somme toute, nous ne sommes pas très éloignés de la côte d'Afrique et nous l'atteindrons rapidement.

— Rien n'est moins sûr! objecta Savigny. Ici, les courants sont nombreux et qui sait s'ils ne nous porteront pas vers le large en dépit des efforts des canots qui nous remorquent. Enfin, même si nous atteignons la terre nous ne serons pas sauvés pour cela!... La côte est constituée par l'extrémité du grand désert du Sahara. Elle est donc sans ressources à peu près inhabitée inhospitalière. Les tribus qui hantent ces parages sont des Maures pillards aux mœurs féroces qui détestent les Européens à ce que j'ai oui dire.

— Diable, murmura Corréard. J'ignorais tous ces détails et je crains bien que, dans ces conditions...

— Chut! interrompit à mi-voix Savigny qui venait de s'apercevoir que Jean-Jacques, redressé sur les genoux, prêtait à leur conversation une oreille attentive. Je crois qu'on nous écoute et il est inutile d'alarmer nos compagnons. Les pauvres gens s'apercevront bien assez tôt de notre fâcheuse position!...

La nuit s'écoula de la sorte. A chaque instant, on redoutait de voir le radeau se disloquer tant la mer était furieuse.

Pourtant, il n'en fut rien et, lorsque le jour parut, il flottait toujours. Presqu'aussitôt, un cri retentit vers l'avant; c'était un officier, un capitaine d'infanterie, qui l'avait poussé:

— Alerte! Nous sommes seuls!... Les canots nous ont abandonnés.

En effet les câbles reliant la plate-forme aux embarcations pendaient, inertes, soit qu'ils eussent été tranchés ou qu'ils se fussent rompus sous la violence des éléments. Les canots avaient disparu et, à cette heure, le radeau et son triste équipage étaient seuls sur l'Atlantique!.

CHAPITRE IV

Une scène indescriptible suivit cette découverte. Selon leur tempérament, les passagers du radeau s'abandonnaient au désespoir ou à la colère. Les uns gémissaient, pleuraient; d'autres tendaient le poing vers la direction du large, maudissant les misérables qui les avaient abandonnés. D'autres enfin, s'étant agenouillés, imploraient la clémence divine, suppliant Dieu de les secourir.

Ces minutes d'exaltation passèrent vite, et bientôt, les infortunés naufragés, certains de leur perte, s'abandonnaient au découragement.

Le vent était tombé mais la mer restait mauvaise, secouant rudement le radeau, menaçant de le disloquer.

Ce fut alors que le chirurgien Savigny observa que la prudence la plus élémentaire commandait de resserrer les cordages amarrant entre elles les diverses parties de la plate-forme, afin de consolider celle-ci.

La plupart des passagers approuvèrent ces sages paroles; mais Savigny, s'étant adressé aux matelots pour leur prescrire d'effectuer ces opérations, il lui fut répondu avec insolence.

— Qu'était-il pour commander à bord? Un simple médecin sans aucune connaissance nautique.

— Qu'on nous laisse en repos! crièrent-ils. Nous n'agissons que selon notre bon plaisir! Si ces heures sont les dernières que nous ayons à vivre, nous entendons les passer comme nous voulons!

Golmar était au premier rang des insolents qu'il dominait de la moitié de la tête; la broussaille de ses cheveux roux flambait sous le grand soleil et il gesticulait, brandissant le poing de menaçante façon.

Par un hasard regrettable, aucun des officiers ni des sous-officiers de la « Méduse » ne se trouvait sur le radeau pour en assumer le commandement et ceci montrait le désordre qui avait présidé à l'abandon de la frégate.

Cependant, Corréard, Savigny, le capitaine d'infanterie Durieux, Joseph Brion et quelques autres, parmi les plus raisonnables, s'assemblèrent pour tenir conseil. Ils procédèrent à la visite du radeau dont les points faibles furent renforcés.

Pendant ce temps, Golmar, réunissait autour de lui les plus mauvaises têtes parmi les matelots et les soldats. Pour ces gens, il s'agissait de mettre la main sur trois tonneaux de vin se trouvant à bord.

A part une caisse de biscuits, c'étaient là les seuls vivres qu'on possédât et de ce côté surgissait un nouveau péril.

En effet, si Golmar et ses camarades s'enivraient, on ne pourrait plus en venir à bout. Alors, les pires excès seraient à redouter de leur part.

Jean-Jacques s'était approché en rampant du groupe des marins et, couché de tout son long, à demi dissimulé derrière un amas de cordages, il écoutait leurs propos.

— Emparons-nous des tonneaux! disait Golmar. D'abord, cela nous permettra de nous désaltérer et puis, quand on a bien bu, on voit la vie en rose!

— Parbleu oui! approuva un soldat du nom de Barthélemy. Mettons

la main sur les futailles et sans tarder, encore! Sinon, les autres les boiront à notre santé!

Les mutins baissèrent la voix afin de concerter leurs mouvements. Jean-Jacques, qui n'entendait plus rien, jugea inutile d'écouter plus longtemps et s'éloigna en rampant, pour rejoindre son père qui se tenait à l'autre extrémité du radeau, en compagnie des principaux passagers.

— Père, murmura le jeune garçon, en tirant le vieux soldat par sa manche, je crois qu'il faut faire attention. Les choses menacent de se gâter!

Et, au milieu de l'attention générale, le jeune garçon conta ce qu'il venait d'apprendre :

— Vous avez raison, mon garçon! Il faut aviser! s'exclama le chirurgien Savigny. Courons protéger les tonneaux!

Ceux-ci avaient été déposés au centre du radeau. D'un air indifférent, le petit groupe se dirigea vers eux. Comme ils en approchaient, Golmar et ses hommes surgirent et, aussitôt, la querelle éclata.

— Nous voulons boire un coup! dit le Flamand avec un mauvais rire. Il fait chaud et vous ne pouvez trouver la chose extraordinaire!

— Certainement! répartit Savigny avec sang-froid. Je vais donc faire procéder à une distribution générale. Qu'on centralise les gobelets et qu'on les apporte!

— De quel droit mesurez-vous notre soif? ricana Barthélemy avec insolence. Ici, nous sommes tous égaux et ce qui est à bord est notre bien à tous!

— Toi, je te conseille de te taire! fit le capitaine Durieux en s'avancant.

— Oh! inutile de prendre vos grands airs! jeta l'autre en crachant dédaigneusement. Il n'y a point de salle de police ni de prison sur le radeau. Alors, je me moque de vos observations!

— En avant, garçons! Empoignons les tonneaux! Nous discuterons plus tard! cria Golmar en tirant son couteau dont la lame jeta un éclair.

Les révoltés imitèrent son exemple, fonçant résolument sur le petit groupe que quelques paysans et des soldats étaient venus renforcer.

Une courte mais violente bagarre s'ensuivit. Désarmés, les partisans de Savigny furent refoulés vers l'avant, tandis que Golmar et ses acolytes roulaient à l'arrière deux des tonneaux dont ils avaient pu s'emparer.

Aussitôt, les pièces furent défoncées. Soldats et marins, se munissant des récipients qui leur tombaient sous la main, les plongeaient dans le vin et les vidaient ensuite d'un trait.

Le soleil qui luisait dans un ciel implacablement bleu brûlait de ses rayons les malheureux passagers, ce qui redoublait la soif des ivrognes. Bientôt, plusieurs tombèrent, terrassés, succombant au sommeil. Les plus résistants continuèrent à boire en dansant ou en chantant des refrains de corps-de-garde.

Vers midi, M. Savigny fit faire une distribution de biscuits, ce qui vida du coup la caisse qu'on avait emportée. Au reste, cette nourriture ne tentait personne. Les biscuits étaient durs comme de la pierre et leur absorption ne faisait qu'augmenter la soif dont chacun commençait à souffrir.

Jean-Jacques Brion, s'étant dépouillé de sa chemise, l'avait trempée dans l'eau de mer puis endossée à nouveau. Cette opération que bon nombre de ses compagnons imitèrent, lui procura quelque soulagement.

Ce fut avec satisfaction qu'on vit le soleil s'abaisser puis disparaître à l'horizon. On n'aurait plus à supporter la brûlure ardente de ses rayons.

Quand les ténèbres furent complètes, chacun se coucha sur le plancher mais la nuit fut atroce et peu de gens dormirent. Les uns gémissaient sur leur triste sort, les autres déjà rongés par la fièvre divaguaient.

A l'arrière, Golmar et les siens cuvaient leur vin.

Joseph Brion et les passagers restés raisonnables profitèrent de l'obscurité pour placer le dernier tonneau plein au milieu d'eux. C'était là une suprême ressource qu'il convenait de garder le plus longtemps possible.

Pourtant, dès le réveil, il fallut l'utiliser. Pour tout le monde, la soif devenait intolérable et déjà, Golmar, approuvé par les siens, parlait de s'emparer de cette ultime réserve.

D'un commun accord, on procéda donc à une distribution qui, hélas, ne devait point se renouveler! Chacun reçut sa part de liquide et l'absorba avec plaisir.

Mais bien que la ration eût été modeste, la futaille se trouva vidée complètement.

Dans le courant de la matinée, la bourrasque s'apaisa enfin. Le vent tournait en brise; les vagues devenaient moins monstrueuses. Sur le conseil de M. Savigny, on lia ensemble quelques avirons qu'ensuite on fixa au centre du plancher. Une toile à voile fut placée dessus et ce grossier gréement imprima une certaine vitesse.

Malheureusement, on ignorait de quel côté se trouvait la terre, de même que l'endroit où était restée la frégate. Sans cela, on eût pu y retourner chercher des vivres!

Il fallait donc s'abandonner aux courants et rien ne prouvait que ceux-ci n'emportaient point le radeau vers le milieu de l'Atlantique.

En fouillant ses poches, le contremaitre de l'ingénieur Corréard découvrit une petite boussole et cet instrument, quoique primitif, donna les plus grands espoirs aux passagers. Grâce à lui, on pourrait peut-être se diriger!

Malheureusement, quand le contremaitre voulut remettre sa boussole à l'ingénieur, celle-ci glissa entre ses doigts et, passant entre deux parties du plancher, tomba dans la mer où elle disparut.

Des cris de colère saluèrent cette maladresse et il s'en fallut de peu qu'on ne fît un mauvais parti au pauvre diable.

L'ingénieur apaisa tout le monde en disant :

— Il est impossible que M. de Chaumareyx nous abandonne à notre triste sort! Les canots ont dû filer sur Dakar à fonds de rames. De là, on va nous envoyer des secours... Prenons donc patience!

— Les gens des canots se moquent bien de nous! interrompit Barthélemy. La preuve, c'est qu'ils ont tranché les amarres qui nous unissaient à eux!

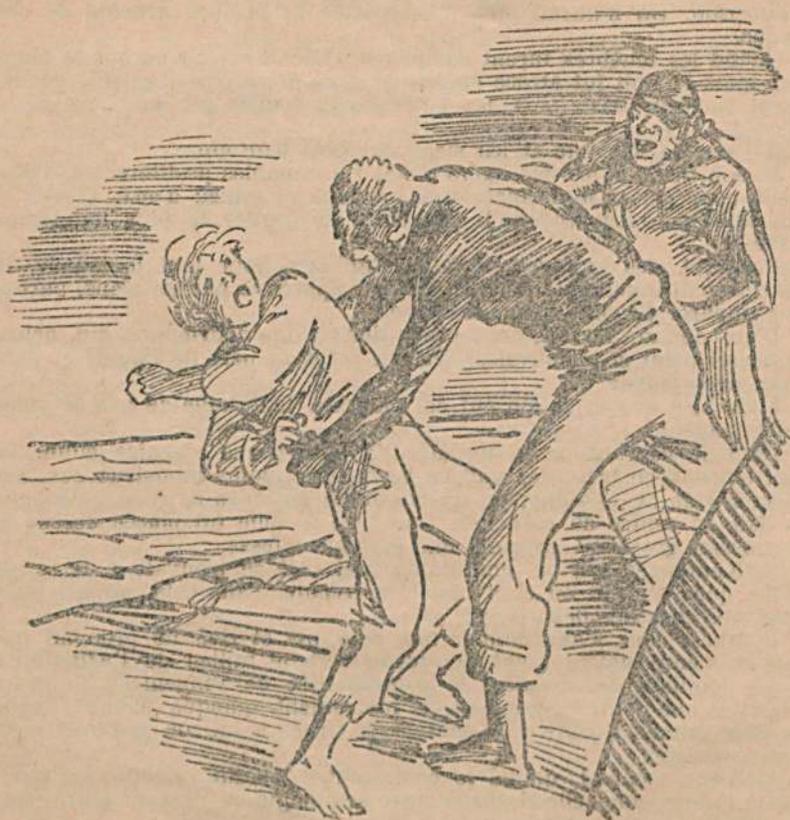
— Qu'en savez-vous? Les remorques ont pu se rompre d'elles-mêmes!

— En tout cas, les chaloupes auraient dû virer de bord et se mettre à notre recherche, dès qu'elles se sont aperçues du fait! Comme elles ne l'ont pas fait, c'est que nous avons été volontairement abandonnés.

Le raisonnement était sans réplique.

La journée, puis la suivante s'écoulèrent sans qu'aucune voile parût à l'horizon. Le radeau continua à dériver sur l'immense océan!





Déjà un matelot nègre empoignait l'adolescent (p. 24).

Maintenant, des requins commençaient à tourner autour du malheureux refuge, semblant guetter les infortunés naufragés. Leur nombre grossissait d'heure en heure et on les voyait tourner inlassablement, passer sous le radeau pour réapparaître de l'autre côté. Quelques matelots, s'armant d'un harpon, tentèrent bien d'en capturer un. Mais les squales se défilèrent et ils n'y purent parvenir.

La soif n'était plus seule à torturer les naufragés, qui commençaient aussi à souffrir de la faim.

De nouveau, Golmar a réuni ses acolytes à l'arrière et, de loin, on les voit discuter en faisant force gestes.

— Que complotent-ils encore? murmura Jean-Jacques à l'oreille de son père. Si j'allais écouter ce qu'ils disent?...

— Reste ici, mon garçon! Ne t'attire pas d'histoire avec ces mauvaises gens! protesta vivement l'ancien soldat en posant sa main sur l'épaule de son fils. Nous saurons bien assez tôt ce qu'ils méditent.

Bientôt, la conférence des révoltés prit fin et, précédés de Golmar, de Barthélemy, tous s'avancèrent vers les autres passagers.

— Ecoutez-moi, fit le Flamand en rassemblant les naufragés autour de lui. Nous avons une proposition à formuler.

— De quoi s'agit-il? demanda M. Savigny avec défiance.

— Depuis le départ de la frégate, nous n'avons pour ainsi dire rien mangé! Si cela continue, nous serons bientôt tous morts. Dans ces conditions, il convient de sacrifier les uns au salut des autres. Je propose qu'on égorge les enfants; les survivants se nourriront de leur chair!

Un cri d'horreur proféré par Mme Brion lui coupa la parole. Néanmoins, Golmar reprit presque aussitôt :

— Ma proposition est raisonnable et seule capable d'assurer l'existence d'un certain nombre d'entre nous; j'entends donc qu'on la mette immédiatement à exécution.

Sur ce, se retournant vivement, il allongea le bras dans l'espoir de saisir Jean-Jacques qui se tenait au premier rang des assistants. De la sorte, Golmar pouvait assouvir la haine qu'il avait vouée à l'adolescent.

Fort heureusement, le jeune garçon était sur ses gardes; se baissant vivement, il échappa à l'étreinte du Flamand : puis, se coulant de côté, il se réfugia derrière son père, Savigny et Corréard.

— Vos propos sont indignes d'un homme civilisé! cria l'ingénieur-géographe, révolté. Vous devriez avoir honte de les formuler!

— Si vous touchez à mon fils, vous aurez à faire à moi! menaça résolument Joseph Brion.

— La belle affaire, je ne vous crains pas! ricana Golmar. Allons, camarades, donnez-moi un coup de main et qu'on en finisse!

Vainement, M. Savigny s'élança vers les révoltés, les suppliant de revenir à de meilleurs sentiments; ceux-ci refusèrent de rien entendre. Aussi, la bagarre qui devenait inévitable, éclata-t-elle.

Durant quelques minutes, on se battit désespérément sur le radeau. Les honnêtes gens, groupés autour de Brion, de Savigny, de Corréard, résistaient de leur mieux, s'étant armés d'avirons et d'espars. Matelots et soldats brandissaient leurs couteaux si bien que, de part et d'autre, il y eut plusieurs blessés.

A la fin, comprenant qu'ils ne viendraient point à bout de la résistance de leurs adversaires, les mutins se retirèrent en proférant d'orribles menaces.

Ce fut alors qu'un paysan nommé Bourgeois intervint, parlant au nom de plusieurs de ses camarades.

— Certes, dit-il en substance, la proposition de Golmar est terrible. Mais il vaut mieux en sacrifier quelques-uns pour sauver le plus grand nombre!

— Allez au diable sinon je vous fends le crâne! vociféra Joseph Brion en faisant tourner le levier dont il s'était armé.

Son attitude était si résolue que Bourgeois et ses compagnons reculérent. Désormais, à bord du radeau, il y avait trois partis : celui de Golmar qui exigeait la mise à mort immédiate des enfants, celui de Bourgeois qui prétendait les laisser faire; enfin celui qui était décidé à résister et à ne pas se conduire en cannibales.

On observait, on se défiait, prêts à en venir aux mains. Tout-à-coup un chant s'éleva, chose étrange en un pareil lieu!

Un grand diable de soldat s'était mis debout et, tout en gambadant, il célébrait d'une voix fausse les plaisirs d'une promenade champêtre,

d'un dîner pris dans une guinguette. Le malheureux était devenu fou!

A la fin, il se fâcha et, comme un imaginaire garçon refusait d'apporter l'omelette qu'il avait commandée, il se précipita pour aller la chercher à la cuisine, c'est-à-dire qu'il s'élança dans la mer. On le vit s'agiter puis, brusquement, disparaître... sans doute happé par quelques requins...

Vers le soir, plusieurs passagers moururent de privations. Les autres faisaient pitié, montrant des regards hallucinés dans des faces hagardes, mastiquant des morceaux de cuir, d'étoffe, suçant des boutons.

La pauvre Mme Brion demeurait allongée sur les planches et délirait doucement, rêvant du temps heureux, où les siens et elle vivaient dans leur petite maison, près de Versailles.

— Louise, ma bonne Louise, reviens à toi! Ne dis pas de pareilles choses! murmurait parfois son mari à qui ces propos fendaient le cœur.

Pour Jean-Jacques, il humectait constamment la compresse posée sur le front maternel mais, à la longue, ce moyen se révélait inefficace.

La nuit fut atroce. Pas le moindre souffle de brise n'agitait l'atmosphère et l'air demeurait embrasé presque autant qu'en plein jour.

Quand le soleil reparut, Golmar et les siens renouvelèrent leur attaque, c'est-à-dire que, brusquement, sans aucun avertissement, ils se ruèrent sur le petit groupe au centre duquel se tenait Jean-Jacques.

— A moi! cria Joseph Brion, subitement redressé.

Déjà, un matelot nègre empoignait l'adolescent. Celui-ci mordit furieusement la main noire qui étreignait son gosier, menaçant de l'étrangler et le moricaud, jetant un cri de douleur, lâcha prise.

La rixe se généralisa mais, cette fois, Bourgeois et les autres paysans n'accoururent point au secours des défenseurs des enfants, se contentant d'observer de loin ce qui se passait.

Cette fois encore, Golmar et ses partisans furent repoussés et une courte trêve s'établit sur le radeau.

Sur ces entrefaites, Jean-Jacques aperçut d'étranges petits poissons qui, s'élançant hors des eaux, voletaient au-dessus de l'embarcation. C'était bien la première occasion qui lui était donnée de contempler des poissons-volants. S'armant de son chapeau, il parvint à en capturer un, long environ comme le doigt et, triomphant, il apporta à son père sa pêche miraculeuse.

— Vois donc! C'est le ciel lui-même qui nous ravitaille! s'écria-t-il.

Encouragé par cet exemple, Savigny, Corréard et les autres se mirent à pourchasser les poissons-volants. Golmar et les siens firent de même, si bien qu'au bout d'une demi-heure, lorsque le banc s'éloigna définitivement, les naufragés se trouvaient à la tête d'environ deux cents poissons.

Mais alors, un nouveau problème se posa : comment cuire cette friture? Barthélemy proposait bien de la manger crue mais, à cette pensée, plus d'un cœur se souleva.

Ce fut l'ingénieur Corréard qui fournit la solution cherchée. En rôdant sur la plate-forme, il avait découvert un tonneau servant de flotteur et dont les flancs recélaient encore quelques litres d'alcool à brûler.

Par prudence, il n'en avait rien dit jusque-là.

Sur ses indications, on hissa le baril sur le radeau. Dans un autre tonneau, coupé en deux, on plaça des linges secs qu'on arrosa d'alcool puis on y mit le feu à l'aide d'un briquet. Un plat de fer remplaça la poêle dans laquelle on fit griller les poissons.

Ce frugal repas, s'il ne restaura guère les naufragés, causa une heu-

reuse diversion, mais il manqua déterminer une épouvantable catastrophe. En effet, le demi tonneau servant de réchaud ne tarda pas à s'enflammer et communiqua le feu au plancher même du radeau.

Déjà, plusieurs madriers s'embrasaient et les naufragés, terrifiés, refluaient vers l'arrière lorsque Joseph Brion s'élança, tenant à la main un broc qu'il venait de remplir d'eau de mer.

— Faites comme moi, camarades!... Il faut coûte que coûte éteindre cet incendie! criait-il tout en vidant son récipient sur les flammes qui crépitaient.

Son exemple fut suivi et en moins de dix minutes, le sinistre fut conjuré.

Le reste de la journée se passa sans incident. Plusieurs matelots s'étaient fabriqués des lignes avec des ficelles et des épingles tordues en guise d'hameçons.

Mais aucun poisson ne vint se faire prendre à ces engins primitifs et, en désespoir de cause, les pêcheurs renoncèrent à leur tentative.

CHAPITRE V

Depuis plusieurs heures, la nuit était tombée. A bord du radeau, tout le monde reposait. Jean-Jacques, qui s'était étendu non loin de son père, se redressa brusquement, averti par un secret pressentiment.

Il eut tout juste le temps d'entrevoir une silhouette agenouillée près de lui et il reçut sur la tête un coup formidable qui lui fit perdre connaissance.

C'était Golmar qui venait de l'assommer à l'aide d'une courte matraque. Le malheureux garçon s'était abattu sans un cri. Alors, le matelot, l'enlevant entre ses bras vigoureux, l'emporta vers l'arrière où se tenaient ses acolytes.

Il avançait rapidement, cheminant sans bruit sur ses pieds nus, enjambant les corps qui lui barraient le chemin.

Lorsqu'il eut regagné sa place, le premier soin de Golmar fut de ficeler étroitement les bras et les jambes du prisonnier; de la sorte, celui-ci ne pourrait s'échapper.

Après quoi, il éveilla Barthélemy, qu'il mit au courant de son rapt.

— Nous allons veiller à tour de rôle et, à l'aube, nous massacrerons le garnement. De la sorte, nous pourrons déjeuner avec les camarades.

— Parbleu! voilà qui est parlé! approuva Barthélemy avec une horrible grimace de satisfaction.

— Jean-Jacques, qui revenait à la vie, entendit les sinistres propos de ses adversaires et un frisson d'épouvante le secoua de la nuque aux talons. Pourtant, il eut le courage de ne pas pousser un cri car la chose eût sans doute entraîné immédiatement sa mort.

Avec des précautions infinies, il tenta de faire glisser ses entraves mais celles-ci étaient solides. D'autre part, il lui fallait éviter d'attirer l'attention de ses gardiens qui, assis à courte distance, devaient à mi-voix tout en jetant fréquemment des regards de son côté.

En désespoir de cause, Jean-Jacques se mit à limer doucement contre l'angle d'une poutre la corde immobilisant ses poignets. Quand Bar

thélémy ou Golmar s'approchait, il s'immobilisait, feignant d'être toujours évanoui. Puis il reprenait sa besogne.

Il mit longtemps à la mener à bien. Enfin, le dernier fil de chanvre céda.

— Au tour des jambes maintenant, se dit le vaillant garçon.

Barthélémy, dont c'était le tour de garde, somnolait à demi, cela se voyait au dodélinement de sa tête. Quand à Golmar, il ronflait pesamment. Se repliant en chien de fusil, Jean-Jacques attaqua le nœud; mais celui-ci avait été fortement serré et la corde, imprégnée d'humidité, glissait mal.

Lorsque le jour parut enfin, Jean-Jacques n'avait point encore reconquis la liberté de ses mouvements. Déjà, matelots et soldats s'éveillaient. D'un mot, Golmar les rassembla autour de lui. Et, leur montrant le prisonnier allongé sur le dos, raidi dans une immobilité de commande:

— Pendant que vous dormiez, camarades, je me suis occupé de notre déjeuner! annonça-t-il. Que l'un de vous égorge ce galopin car il convient que chacun fasse quelque chose.

Il y eut des murmures approbateurs; pourtant, aucun bras ne se tendit pour frapper l'enfant. Bien qu'endurcis, ces hommes reculaient encore devant un assassinat.

Le cœur battant, Jean-Jacques surveillait ses bourreaux derrière l'écran de ses cils abaissés.

— On dirait qu'il est mort! fit une voix hésitante.

— Penses-tu! il doit dormir à moins qu'il ne nous joue la comédie! riposta Barthélémy. Au reste, nous allons bien voir! ajouta-t-il en envoyant un coup de pied dans les côtes du capif.

Jean-Jacques ne put réprimer un cri de douleur et ses yeux s'ouvrirent.

— Tu vois bien qu'il est vivant! ricana Barthélémy. Allons, camarades, vous avez entendu Golmar. Que l'un de vous saigne ce misérable garçon. Il faut que nous soyons tous complices de ce qui va se passer ici.

— Pourquoi ne t'en charges-tu pas, toi qui parles si bien? fit un matelot.

— J'ai aidé Golmar à se saisir du prisonnier. A vous autres de l'achever! répartit Barthélémy.

Alors, une discussion confuse s'instaura, certains ayant émis l'idée que le bourreau serait désigné par le hasard.

— Tirons au sort! disaient des voix. C'est la seule manière d'en sortir.

Pendant ce temps, Jean-Jacques dont nul ne s'occupait plus, avait repris sa besogne de libération, se cassant les ongles, ensanglantant ses doigts au contact de la dure corde de chanvre, tandis que ses bourreaux, ayant mis dans le chapeau des boutons noirs et un blanc, les yeux fermés, puisaient à tour de rôle dans le couvre-chef que Golmar agitaient avec des plaisanteries sinistres.

— Celui qui amènera le bouton blanc gagnera la bonne place disait-il en riant! Allons, messieurs, tentez votre chance! Ici c'est la loterie « A qui gagne perd! »

Déjà, plusieurs boutons noirs avaient été extraits; un matelot nommé Duranton tira à son tour. Presqu'aussitôt, des cris s'élevèrent car, entre ses doigts, ce dernier tenait le morceau d'os blanc.

— Te voilà nommé bourreau! s'exclama Barthélémy en frappant sur l'épaule du marin qui était devenu pâle comme la mort. Prends ton



L'unique bras de Brion se détendit ainsi qu'un ressort (p. 29).

couteau et fais vite! Les camarades et moi avons l'estomac dans les talons.

— Oui, vas-y, Duranton, vas-y! répétèrent des voix.

Le marin eut une suprême hésitation; après quoi, tirant son couteau il avança de quelques pas, se penchant vers Jean-Jacques, toujours immobile sur le plancher.

Mais à l'instant précis où la lame de Duranton, jetant un éclair, allait s'enfoncer dans sa gorge, le jeune homme se redressa d'un bond et, empoignant aux jambes le bourreau improvisé, il le fit basculer au beau milieu de ses camarades, tout aussi surpris que lui-même.

Alors, profitant de l'instant de désordre qui s'en suivit, Jean-Jacques bondit comme une flèche, évitant Golmar qui, au passage, tenta de l'arrêter et courut vers l'avant.

La voile, toujours en place sur le mât de fortune, formait une sorte d'écran :

— En chasse! criait Golmar. Emparons-nous de ce mauvais drôle.

— Oui, c'est notre déjeuner qui décampe! appuyait Barthélemy, qui de même que son ami s'élançait à la poursuite du fugitif.

Les autres suivirent en proférant d'horribles cris de menaces.

Comme Jean-Jacques tournait la voile, il faillit se heurter contre un groupe qui se tenait dissimulé derrière cet abri. Il y avait là Joseph Brion, Savigny, Corréard, et une demi-douzaine de leurs compagnons.

A son réveil, à l'aube, le vétéran s'était aperçu de la disparition de son fils et, pris d'inquiétude, s'était mis à sa recherche. Vainement, il avait exploré toutes les parties du radeau, à l'exception de celle occupée par Golmar et ses acolytes.

Mais personne n'avait vu l'adolescent, si bien qu'une triste certitude s'était imposée à Joseph Brion: durant la nuit, son fils était tombé au pouvoir de leurs ennemis.

Bien que mortellement anxieux, l'ancien soldat n'avait point perdu son temps en récriminations inutiles. Il avait averti Corréard et ceux sur lesquels il savait pouvoir compter. Tous, cachés derrière la voile, établissaient leur plan d'attaque lorsque Jean-Jacques avait brusquement surgi parmi eux.

De joyeuses exclamations saluèrent l'apparition du jeune garçon qui, d'un élan, se jeta sur la poitrine paternelle:

— Alerte! père au secours!... Ils viennent... Ils veulent me reprendre pour m'égorger! cria-t-il.

De fait, on entendait claquer les pieds nus des poursuivants sur le plancher que le soleil commençait à chauffer.

— Sois tranquille. Moi vivant, ils ne t'auront pas! fit Brion dont les yeux brillaient d'une farouche résolution. N'est-ce pas, mes amis, que vous m'aidez à le défendre?

— Certes! approuvèrent les assistants. Nous nous baltrons jusqu'à la mort mais nous ne vous abandonnerons pas.

Les mains se serrèrent nerveusement sur les bâtons, débris d'avirons ou d'espars, sur le manche des haches. Mais déjà Golmar arrivait avec sa bande. A la vue des passagers groupés autour de Jean-Jacques, le marin eut un mouvement d'hésitation.

— Que viens-tu faire ici? s'enquit rudement Joseph Brion. Tu sais bien que nous ne tenons guère à ta compagnie ni à celle de tes camarades.

— C'est possible! Mais nous ne nous éloignerons que lorsque nous aurons repris ton galopin de fils, repartit Golmar.

— Et pourquoi cela?

— Ce petit sournois de Jean-Jacques nous a joué un mauvais tour et il convient qu'il soit corrigé d'importance! repartit audacieusement le matelot que ses compagnons approuvèrent.

— Je t'engage à ne pas toucher un cheveu de sa tête sinon tu auras affaire à moi.

— C'est ce que nous allons voir.

Et Golmar, qui se disait sans doute que le manchot n'était pas un adversaire bien redoutable, s'avavançait en faisant tourner au-dessus de sa tête une lourde hache de charpentier.

Avant qu'il ait eu le temps de l'abaisser, l'unique bras de Brion se détendit ainsi qu'un ressort et le levier de fer dont il était armé vint frapper le marin au creux de l'estomac. Joseph Brion n'avait point oublié l'escrime à la baïonnette pratiquée par lui alors qu'il servait à la trente-deuxième demi-brigade et Golmar, la respiration coupée, s'effondra tout d'une pièce, à la façon d'un pantin.

— En avant, mes amis, repoussons ces canailles! criait le vieux soldat en se précipitant en avant.

Encouragés par son exemple, les autres le suivirent; Jean-Jacques avait ramassé un bâton et courait au premier rang. La petite troupe tomba comme la foudre sur les mutins, déconcertés qui plièrent. Finalement, ils refluèrent vers l'arrière, emportant avec eux Golmar qui ne parvenait pas à retrouver sa respiration.

Bien que courte, la bagarre avait été des plus violentes. Tous ceux qui, parmi les naufragés, possédaient encore quelques forces, s'étaient levés pour juger les coups; mais ceux qui avait embrassé le parti de Bourgeois, c'est-à-dire du laisser-faire, restèrent spectateurs impassibles de cette scène.

Il fut décidé que, désormais, les Brion, Corréard, Savigny et ceux qui s'étaient joints à eux, se cantonneraient sur l'avant, au pied du mât. Constamment, l'un d'eux monterait la garde, de jour comme de nuit, afin d'éviter toute surprise.

Assis auprès de sa mère qui avait à peu près perdu connaissance, Jean-Jacques, le cœur étreint par une mortelle angoisse, se reposait des fatigues de la nuit, ce qui l'empêcha d'être témoin des scènes atroces dont l'arrière fut le théâtre au cours de la journée.

Furieux de leur déconvenue, matelots et soldats s'étaient pris de querelle, les uns rejetant sur Duranton la responsabilité de la fuite de Jean-Jacques, les autres prenant sa défense.

Le soleil, dont les rayons tombaient verticalement, achevait d'échauffer les têtes.

Soudain, Barthélemy se mit à crier avec de grands gestes:

— Terre! Terre! Voyez, là-bas, il y a des arbres et une rivière dont les eaux miroitent! Courons-y, camarades, nous pourrons nous y désaltérer... Je vois également des huttes où nous trouverons des hommes qui nous donneront à manger.

Les autres, interdits, écarquillaient les yeux mais ne voyaient rien de tout cela.

— Il est devenu fou! Retenez-le! hurla Golmar, devant la vérité. Mais il était trop tard; repoussant un marin qui tentait de le saisir, Barthélemy venait de s'élançer dans les flots.

Durant quelques secondes, on le vit nager vers cette terre qu'il prétendait distinguer nettement; mais des requins surgirent à droite et à gauche.

Tout à son idée fixe, le fou ne les vit pas. Soudain, il poussa un grand cri et, instantanément, disparut sous les eaux, entraîné par un squalo dans les profondeurs sous-marines.

La folie est chose contagieuse, on l'a souvent observé. Successivement, quatre hommes se précipitèrent ainsi dans la mer avec l'espoir de gagner cette terre qu'ils affirmaient toute proche et ils périrent ainsi misérablement.

Maintenant, Golmar n'avait plus autour de lui que cinq compa-

gnons. En constatant cette infériorité numérique, le misérable entra dans une grande colère. Désormais, il ne pouvait plus songer à attaquer les Brion et la demi-douzaine de personnes qui leur prêtaient main-forte.

Découragé, il s'assit à l'écart et, il parut s'absorber en une profonde méditation.

Durant cette journée, plusieurs passagers succombèrent aux privations. Mais à présent, on n'y prenait plus garde. L'excès de souffrances bronzait tous les cœurs.

A nouveau, la nuit tomba sur la mer déserte, enveloppant le radeau de ses épaisses ténèbres.

Dans le clan des Brion, on faisait bonne garde et l'obscurité venue, on redoubla de vigilance.

Joseph Brion avait passé une corde autour de la taille de son fils et fixé l'autre extrémité à son poignet. De la sorte, s'il succombait au sommeil, car sa faiblesse était grande, il serait averti au cas où l'on tenterait d'enlever l'adolescent.

Rien de pareil ne se produisit et la nuit s'écoula paisiblement.

Au jour, on constata qu'un nouveau danger menaçait les naufragés. Peu à peu, le radeau se disloquait. Les cordes unissant madriers et poutrelles cédaient les unes après les autres. La houle, devenue plus forte, arrachait à chaque instant un nouveau débris à l'épave.

Les tonneaux jouant le rôle de flotteurs étaient partis à la dérive, les uns après les autres, et la plate-forme n'étant plus soutenue, s'enfonçait sous les eaux.

Rapidement les passagers eurent de l'eau jusqu'aux genoux. Bientôt, ils en eurent jusqu'à la taille. L'avant et l'arrière devenaient absolument intenable; aussi, les survivants se massèrent-ils au pied du mât, qui se trouvait dans la partie la plus élevée et la plus solide de l'embarcation.

Cette place offrait encore un avantage: la voile que n'agitait plus aucun souffle de vent fournissait une ombre appréciable.

Serrés les uns contre les autres, les infortunés, les yeux brûlés par la réverbération, grelottants de fièvre, attendaient la mort qui, certainement, ne tarderait pas.

Joseph Brion et Jean-Jacques soutenaient la pauvre Louise qui ne reconnaissait plus personne. Pourtant, comme cette position était des plus fatigante pour la malade, le jeune homme eut une idée; à quelques pas de là, un gros madrier à demi recouvert par les eaux oscillait, menaçant de se détacher à chaque instant.

— Prêtez-moi votre couteau, M. Corréard, je vous le rendrai tout de suite! fit Jean-Jacques en se penchant vers l'ingénieur-géographe, son voisin de droite.

Ce dernier obéit alors, abandonnant sa place. Jean-Jacques s'avança jusqu'au madrier au risque d'être enlevé par une vague.

Rapidement, il trancha les dernières amarres retenant la pièce de bois. Après quoi, il entreprit de la traîner jusqu'au pied du mât. Il y parvint non sans peine. Sa veste, celle de Joseph, des morceaux de toile à voile placés sur la poutre formèrent un grossier matelas sur lequel on étendit la pauvre Louise.

Ainsi exhaussée, elle n'était plus mouillée par les vagues.

— Tu es un bon fils! murmura Joseph en serrant la main de Jean-Jacques lorsque l'installation fut terminée.

Sans ajouter un mot, le vieux soldat s'accroupit auprès de sa compagne, comme pour surveiller son dernier soupir.

En se retournant, Jean-Jacques eut une désagréable surprise : Golmar était devant lui. Le marin, abandonnant l'arrière devenu intenable, s'était réfugié au pied du mât avec le reste de ses compagnons et les naufragés qui s'y trouvaient déjà, hébétés par la souffrance ou indifférents à ce qui ne les touchait point directement, ne les avaient point chassés.

Golmar eut pour le jeune garçon un regard de haine; après quoi, ses yeux se portèrent d'un autre côté.

Jean-Jacques se serait bien éloigné afin de fuir ce dangereux voisinage; mais il ne voulait pas quitter sa mère.

Joseph Brion n'avait rien vu, rien remarqué.

Les heures passaient, interminables. Chaque fois que Jean-Jacques risquait un coup d'œil en arrière, il apercevait, Golmar toujours immobile près de lui.

Cependant, le soleil au zénith inondait le radeau de ses rayons brûlants. A chaque instant, un passager s'affaissait, frappé d'insolation ou terrassé par la faiblesse.

Les survivants ne lui accordaient pas même un regard. L'excès de la douleur annihilait les sensibilités.

Tout-à-coup, Jean-Jacques poussa un léger cri. Il venait de ressentir une piqûre à la hauteur des reins. D'un bond, il se retourna, juste à temps pour apercevoir la main de Golmar qui, armée d'un couteau, disparaissait dans sa poche.

La brute ne désarmait pas. En lui, la haine survivait à tout autre sentiment encore une fois, il venait de tenter d'assassiner Jean-Jacques!

Cependant, au cri de celui-ci, personne n'avait tourné la tête; il était évident qu'à cette heure, Golmar pouvait frapper impunément son jeune adversaire. Nul ne s'y opposerait!

Joseph Brion qui tenait dans sa main celles de sa femme n'avait pas fait un geste. Qui sait même s'il avait entendu?

Jean-Jacques comprit qu'il n'avait à compter que sur lui-même et, comme Golmar, un mauvais sourire aux lèvres, faisait un mouvement de son côté, le jeune homme, sans plus attendre, s'éloigna rapidement.

Pataugeant dans l'eau qui lui montait jusqu'à la poitrine, il contourna le groupe massé au pied du mât et, réunissant ses dernières forces, il entreprit d'escalader celui-ci.

Il emportait une corde avec laquelle il comptait se lier à la pièce de bois. De la sorte, il resterait sur son observatoire avec le minimum de fatigue.

Ce ne fut point sans peine que l'infortuné garçon réussit à mener son projet à bien. A chaque instant, la tête lui tournait, ses muscles avaient perdu toute force, toute souplesse.

Enfin, il se hissa aux deux-tiers de la hauteur du mât et, s'étant amarré avec son cordage, il s'accorda quelque repos.

Le cœur lui manquait; le soleil le brûlait jusqu'aux moelles et il avait la sensation de respirer du feu.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, à demi privé de sentiment? Jean-Jacques ne le sut jamais! Lorsqu'il rouvrit les yeux, le soleil s'abaissait sur l'horizon et une tache d'ombre qui allait sans cesse en s'élargissant s'étalait au pied du mât, à l'endroit où les derniers naufragés étaient massés.

— J'ai bien envie de retourner près d'eux! songea le jeune garçon pensant à sa mère.

L'idée de rencontrer Golmar lui était presque indifférente. Machinalement, ses regards se portèrent vers la mer qui étincelait et, soudain, le jeune homme eut un sursaut :

— Je rêve! balbutia-t-il en se frottant les yeux.

Mais non, il était bien éveillé; ce n'était point un mirage... Là-bas, à l'horizon, une blanche voileure apparaissait.

Alors, Jean-Jacques ne put contenir plus longtemps sa joie et un grand cri qui fut entendu de tous jaillit de sa poitrine :

— Un navire!... Un navire!... nous sommes sauvés!

Ces mots magiques ranimèrent tous les courages; la minute suivante, tous les bras agitaient des loques, faisaient des signaux désespérés au bâtiment qui grandissait à vue d'œil.

Moins d'une demi-heure plus tard, celui-ci mettait en panne, à quelques encablures du radeau et un canot, mis rapidement à la mer, s'approcha à force de rames, pour recueillir les naufragés.

Ce bâtiment, c'était l'« Argus », le brick faisant partie de la division navale. Au Sénégal, il avait appris le naufrage de la « Méduse » et, tout de suite, était reparti explorer les abords du banc d'Arguin dans l'espoir de découvrir le radeau. Il venait de le retrouver à l'instant où son commandant désespérait de mener à bien sa mission.

Transportés à bord du brick, les naufragés furent l'objet des soins les plus touchants; mais bon nombre d'entre eux succombèrent encore.

Lorsque l'« Argus » rallia son port d'attache, il ramenait seulement quinze survivants dont Joseph Brion et son fils. La pauvre Louise avait expiré la veille et son corps avait dû être immergé dans l'Atlantique!

Le naufrage de la « Méduse » fit grand bruit à l'époque. L'opinion publique se passionna, exigeant la punition des coupables.

Le commandant Duroy de Chaumareyx, traduit devant un conseil de guerre, fut condamné à trois ans de prison pour incapacité notoire et destitué. Quant à Golmar, son attitude, ses diverses tentatives d'assassinat contre Jean-Jacques lui valurent dix-huit mois de fer.

Joseph et son fils fondèrent au Sénégal un élevage de bœufs et de moutons qui devint bientôt prospère et, lorsque quinze ans plus tard, le vétérinaire s'éteignit, il laissait Jean-Jacques à la tête d'une fort belle exploitation.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

La machine infernale

Par Robert LORTAC

Par cette grise matinée du 14 ventôse an VIII, selon le calendrier révolutionnaire — soit, selon le nôtre, le 5 mars 1800 — une foule de brillants uniformes, parmi lesquels quelques habits civils fêtaient leur note plus sombre, se presse dans l'antichambre du pavillon de Flore, au palais des Tuileries, où Bonaparte, tout récemment nommé premier consul, vient de s'installer depuis trois semaines.

C'est dans cette partie du vieux Louvre, un incessant va-et-vient d'officier en grande tenue, d'estafettes, d'huissiers en livrée. Les grenadiers de la garde consulaire, en haut bonnet à poil, habit vert, culotte et guêtres blanches, assurent le service du poste. (A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

75 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- | | |
|--------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|
| 1. — LE GRENADEUR D'AUSTERLITZ. | 14. — UNE VICTOIRE DE SURCOUF. |
| 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN. | 15. — LA COCARDE NOIRE DE CHARLOTTE CORDAY. |
| 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY. | 16. — LA REINE DE LA FRONDE. |
| 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE. | 17. — GASPARD L'ANCIEN AU SIEGE DE GENES. |
| 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE. | 18. — LA PRISE DES TUILERIES. |
| 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB. | 19. — L'HEROINE DE BEAUVAIS. |
| 7. — LE SERMENT DES TROIS VENDEENS. | 20. — LES GRENADEURS DE LA 32 ^e DE MI-BRIGADE. |
| 8. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII. | 21. — LE DERNIER JOUR DU DUC DE GUISE. |
| 9. — L'ENNEMI DE JEANNE D'ARC. | 22. — LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE. |
| 10. — LE PETIT CANONNIER DU SIEGE DE TOULON. | 23. — ROBESPIERRE L'INCORRUPTIBLE. |
| 11. — TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS LES ANGLAIS. | 24. — LE TROMPETTE D'YENA. |
| 12. — LE JEUNE HEROS DE LA ROCHELLE. | 25. — LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE. |
| 13. — LE LION DES PYRAMIDES. | 26. — BARA, L'ENFANT HEROIQUE. |
| | 27. — LE RADEAU DE LA MEDUSE. |

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, boulevard de Vaugirard, PARIS (15^e)